

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 7

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

si l'on peut ainsi s'exprimer, jamais banales et presque toujours marquées au coin de l'originalité. Cet ensemble alors ne peut manquer de laisser l'impression de ce qu'est le génie de Brahms : un génie que hantent toujours de nobles pensées et de hautes conceptions. Nous avons pu constater ici le même soin apporté à l'exécution, une interprétation entendue et artistiquement rendue.

Grâce à une notice très appréciée au verso du programme, l'auditoire aura pu suivre, sans trop de difficulté, la pensée qui a présidé à chacune des parties du grand quatuor op. 131 de Beethoven. Mettre à l'étude une œuvre de cette envergure, c'était de la part de notre quatuor une tentative hardie ! car, abstraction faite des difficultés techniques du morceau, il y a celles de l'interprétation tout aussi redoutables et desquelles dépend en grande partie le succès de l'entreprise. Au début de la première partie, pendant quelques mesures seulement, une certaine appréhension nous gênait, qui a vite disparu du reste, pour laisser place à la jouissance complète d'un ensemble très satisfaisant. Dans la seconde partie cependant, au milieu de l'entraînement de ce délicieux scherzo, l'ensemble ne s'est plus maintenu tout à fait à la même hauteur, les instruments n'étaient pas absolument d'accord et il faut l'avouer, nous avons fatalement conservé la mémoire de la magistrale exécution de cette même œuvre par le quatuor Joachim, au festival de Bâle de l'an passé. Malgré ces réserves, l'audition que nous en avons eue l'autre soir, témoignant d'une étude approfondie et faite avec un sens artistique très complet, a su faire ressortir les étranges beautés de cette œuvre plus étrange encore où Beethoven, comme le dit la notice, « a condensé les joies et les douleurs, les passions et les peines qui agitent l'humanité. »

A. Q.-A.



CORRESPONDANCES

HAUX-DE-FONDS. — Nous sommes ici, depuis un ou deux hivers, en pleine activité créatrice dans le domaine artistique. Je vous ai déjà parlé de la Société de musique et de ses concerts d'abonnement; j'ai aujourd'hui le plaisir de vous dire le

succès avec lequel une société nouvelle, le *Chœur classique mixte*, vient de faire ses premières armes.

Ce genre de société amnquait depuis assez longtemps à notre ville. Nous avons eu naguère, il y a vingt-cinq ans, un chœur mixte français qui donnait d'assez jolies choses, mais n'a que peu duré. Puis, des années 1877 à 1884, nous avons eu la *Cécilienne* qui a monté de fort belles œuvres, avec grand orchestre et solistes de valeur, mais à laquelle de trop gros déficits ont coupé les ailes. Peu après cependant se reforma un chœur de dames, toujours plus facile à créer et à faire vivre qu'un chœur mixte; or ce chœur, qui s'intitula Chœur classique, étudia et donna, dans des conditions modestes, d'excellentes pages du répertoire à son usage. Depuis trois ans, ce chœur est dirigé par M. Georges Pantillon, qui, avec l'appui d'un comité, a tenté de le transformer en un chœur classique *mixte*. C'est sous cette nouvelle forme que la société a donné vendredi 15 mars, au Temple français, son premier concert, avec le concours de M^{me} Rauber-Sandoz de Berne, de M. Wassermann de Bâle, de M. Jähni, flûtiste de Berne, de M. H. Wuilleumier, violoncelliste de notre ville, avec accompagnement d'un excellent double quatuor soutenu à l'orgue par M. Grundig.

Les dames du chœur (l'ancien chœur classique), ont débuté par le *Motet*, op. 39 de Mendelssohn, et le chœur mixte a donné la *Fille du roi des Aulnes*, de Gade (sauf la seconde partie). L'impression générale a été que ce chœur était arrivé, dans sa courte existence, à des résultats remarquables, spécialement au point de vue de l'observation des nuances, de la netteté de la diction, de l'exactitude du phrasé, enfin du sens artistique de toute l'interprétation. Ces résultats font honneur à l'enseignement de M. Pantillon, et j'espère, avec tout notre public musical, que le Chœur classique mixte se constituera pour l'avenir d'une manière définitive et marchera, sous l'impulsion très artistique de son jeune directeur, vers des étapes de plus en plus brillantes.

Nous aurons jeudi prochain, 28 mars, le second concert d'abonnement, où sera exécuté *Frithjof*, de Max Bruch. Je vous en parlerai.

Ed. B.



COPENHAGUE. — Notre Opéra joue décidément de malheur ; après un début de saison lamentable, la direction espérait enfin pouvoir prendre une revanche sérieuse, et voilà que le quart du personnel est atteint d'influenza ! La grande cantatrice norvégienne, Gulbrandsen, engagée pour la fin de l'hiver n'a paru qu'une fois, aucun opéra ne pouvant être monté complètement ! Ce qui se donne au Théâtre-Royal est donc fort maigre, mais, si les acteurs sont souvent en dessous de leur tâche, il y a un autre attrait qui suffit à y attirer les amateurs de belle musique. Je veux parler de l'orchestre qui est admirablement composé, ce qui fait que, dirigé par Johan Svendsen, cette phalange d'artistes arrive à une rare perfection. J'ai entendu dernièrement la *Flûte enchantée* et l'exécution finement ciselée de l'ouverture valait à elle seule une visite à l'Opéra.

La seule nouveauté a été *Falstaff*. L'opéra de Verdi, quoique attendu avec impatience, a été froidement accueilli. La faute en est aux acteurs qui ne comprennent pas ce que c'est que l'esprit et la finesse et qui ont rendu lourdement cette page où le talent du maître italien semble avoir reverdi !

La « Musikforeningen » a donné dernièrement un concert historique du plus grand intérêt. Au programme, des compositeurs compris entre le XVI^{me} et le XVIII^{me} siècle, Palestrina, Vittoria, Jomelli, Martini, Lotti, Tartini, Scarlatti et d'autres. Les chœurs « a capella » ont consciencieusement rempli leur tâche et le public a manifesté son plaisir par de fréquents rappels adressés aussi bien aux solistes qu'à leur chef, M. Rung. D'autres grandes solennités ont attiré un public des plus érudits et des plus « select » dans la grande salle du Palais des Concerts. Johan Svendsen a dirigé un concert avec l'excellent orchestre du Théâtre-Royal. La symphonie de Schumann en *si bémol* majeur a été fidèlement écoutée. Svendsen ne s'est pas contenté d'une interprétation parfaite, il a dirigé de mémoire.

Une semaine plus tard la place du chef d'orchestre était prise par Grieg, qui dirigeait ses propres compositions. L'année dernière, la série des concerts philharmoniques s'était ouverte par un concert du même auteur et m'avait laissé une impression incomplète ; à part le concerto pour piano joué à ravir par M^{me} Carreno — mais pas du tout « à la norvégienne », de petites pièces pour orchestre, *Peer gynt*, et des romances pour soprano achevaient le programme. Cet hiver-ci, l'on avait annoncé une exécution de plusieurs fragments d'un opéra inachevé de Grieg « *Olaf*

Trygvasson » et au dernier moment, l'auteur, mécontent de la marche générale des répétitions, qui avaient eu lieu antérieurement sous une autre direction, s'est vu obligé d'enlever le morceau de résistance du programme et de le remplacer par... la suite de *Peer gynt* ! Malgré ce contretemps, le succès du compositeur a été énorme. Sa grande popularité à Copenhague, où il passe plusieurs mois chaque hiver, jointe à son originalité, assurait la réussite du concert. La salle était acquise au grand compositeur norvégien qui, sans être né chef d'orchestre, a su faire rendre par les musiciens ses intentions. Très goûtée, la pièce de chant *Henri Vergeland*. Une autre romance, d'une originalité marquante, *Den Bergtagne*, littéralement traduit la « Proie de la montagne », a permis à la basse, M. Verdier, de déployer ses qualités de chanteur émérite, mais non de baryton. L'orchestre a fort bien exécuté la suite de *Holberg*, écrite par Grieg dans sa jeunesse, non pour piano, comme on le croit généralement, mais pour orchestre. Personne n'ayant voulu l'éditer, Grieg s'était résolu à la transcrire comme suite à quatre mains et l'avait fait éditer peu après. Le reste du concert était confié à M^{me} Gulbrandsen, dont le talent n'a fait que s'affirmer encore.

Le prochain concert philharmonique annonce la neuvième symphonie de Beethoven et le concours de la grande violoniste Lady Hallé, *alias* Norman Neruda. — Au moment de vous envoyer ces quelques notes, j'apprends que Grieg vient d'être fortement pris par l'influenza ; souffrant déjà tout l'hiver, il vient d'être atteint plus sérieusement. Espérons que le grand compositeur sera rapidement à même de pouvoir reprendre ses travaux, qui le réclament aussi ardemment que le public.

FRANK CHOISY.



PARIS. — La société musicale l'*Euterpe*, vient de donner une fort belle séance, non seulement intéressante par son programme, mais par son but : la création à Paris d'une salle de concert. Il y a longtemps qu'artistes ou amateurs, nous réclamons, sans succès malheureusement. On offre à la peinture des kilomètres de muraille, à la statuaire des places, des carrefours et des squares, mais la musique est sans domicile. Elle est hospitalisée, comme une pauvre, soit dans quel-

que théâtre, soit dans des cirques, en compagnie des chevaux et des clowns. Parfois elle émigre au Trocadéro, en la grande mosquée qui donne l'immense horreur du vide et où l'on entend fort mal. Paris ne possède que la salle Erard dont les dimensions, le peu de places ne remplissent pas le but cherché. Faut-il citer les différents locaux appartenant à des sociétés, celui de la Rue de Grenelle, celui de la Rue d'Athènes, où les artistes, placés sur un étroit proscenium, devant une grande paroi blanche, semblent gens destinés à être fusillés.

Nulle part, pour les grands concerts symphoniques, les conditions d'une bonne exécution, au point de vue emplacement, ne se trouvent; lorsque Padeloup débuta avec ses concerts populaires, le public n'existant pas encore (je ne compte pas celui du Conservatoire, trop peu nombreux), il n'y a rien d'étonnant à ce que la salle n'existât pas non plus; mais, aujourd'hui que la musique occupe nos dimanches en hiver et beaucoup de nos soirées, il est inconcevable qu'on en soit toujours au même point. Reconstruire l'Opéra-Comique, fonder un autre théâtre lyrique, c'est fort bien; il serait tout aussi bien, sinon mieux, de doter Paris d'une belle salle de concert, suffisamment spacieuse, où les nuances de l'orchestre ou des voix ne seraient pas perdues, comme cela arrive. Supposez les *Maitres Chanteurs* exécutés dans ces conditions, l'effet en eût été absolument prodigieux. En dehors de la question de sonorité pour la salle, problème difficile, une modification s'impose pour l'orchestre. Tel qu'il est disposé, d'une façon obligatoire d'ailleurs, au Châtelet ou au Cirque d'Été, il est impossible que les voix ne soient pas écrasées. Installés sur la hauteur, comme des batteries de campagne ou comme un fort redoutable, les groupes bruyants (cuivres, batterie, instruments à vent), mitraillent la trame vocale, ne laissant ni dièzes, ni bémols. Les chœurs eux-mêmes ont peine à lutter; avec raison M. Lamoureux les installe eux aussi en amphitéâtre. Ce qu'on pourrait essayer, ce serait la disposition inverse, les gradins descendants, la partie la plus haute de l'orchestre étant réservée aux chanteurs, sur une sorte de proscenium, les cuivres et le groupe voisin au gradin le plus bas.

Le programme de l'Euterpe comprenait, entre autres choses, le *Stabat Mater*, de Bourgault-Ducoudray, des œuvres de Brahms fort bien interprétées par M^{lles} Blanc, Planès, MM. Auguez et Muratet.

Les *Fausses Impressions*, au Châtelet, de M. Charpentier, n'ont pas paru en produire beau-

coup sur le public. Quelques-uns ont sifflé, personne n'a compris. Que signifiait cette complainte de prisonniers avec leurs prétentions anarchistes, cette musique traînarde et alambiquée écrite sur des poésies de Paul Verlaine, et qui exige le concours de chœurs, de soli, sans résultat? Est-ce sérieux? Est-ce une plaisanterie chat-noiresque? En musique, les blagues ne réussissent guère, un dessin mélodique peut être difficilement caricaturé, sans cesser d'être reconnaissable.

L'autre jour, à l'occasion de la Mi-Carême, nous avons entendu deux amusantes parodies, celle de la marche de Chopin et l'*Invitation à la Valse*, en duo, une conversation entre la dame et son cavalier, roulant naturellement sur la chaleur. Dans ces deux morceaux aucune altération du texte musical; le côté grotesque ou plaisant était l'addition du chant à une orchestration tintamarresque de mirlitons. Mais en général, l'effet ne répond pas à la peine que se donnent le compositeur et les exécutants.

Je pense qu'il est inutile de dire quel énorme succès M. Sarasate a remporté dans ses deux auditions chez Colonne; au programme les *concertos* de Beethoven et de Mendelsohn, le *rondo* de Saint-Saëns, et quelques pièces espagnoles. Ce qui m'a toujours particulièrement frappé dans le talent de M. Sarasate, en dehors de son mécanisme et de sa merveilleuse chanterelle, c'est l'admirable clarté du débit, du jeu, le soin avec lequel il *ponctue* les membres de phrase et les passages les plus compliqués de notes. Non seulement cet art de la *ponctuation musicale* qui donne de l'air au débit, est ignoré de la plupart des amateurs, mais bien des artistes ne le pratiquent pas assez, ou n'y prêtent pas une attention suffisante.

M. Sarasate a donné, Salle Erard, quatre séances de musique de chambre des plus suivies: Schumann, Beethoven, plusieurs quatuors, et la sonate à Kreutzer admirablement jouée. Nous devons signaler à la même salle le concert de M. Achille Vandœuvre, le violoncelliste. M^{lle} Pregi, le violoniste Samson lui apportaient leur concours ainsi qu'une toute jeune pianiste, M^{lle} Frida Holmes, la fille du violoniste et qui fera certainement honneur à un nom fort connu dans le monde musical.

M. Lamoureux a consacré son dernier concert aux parties symphoniques de l'œuvre wagnérienne (Préludes, ouvertures, passages symphoniques). Entre chaque morceau, M. Catulle Mendès donnait quelques mots d'explications qui, dans ces conditions, ne pouvaient rien offrir de bien nouveau. Ce qui l'était par exemple, et

point banal du tout, c'était de venir déclarer, comme l'a fait le conférencier, sur le lieu même du triomphe, que les *Maîtres Chanteurs* n'intéresseraient pas, ne pouvaient intéresser le public français! Mettons à la place du public M. Catulle Mendès, et voyons dans ce malicieux paradoxe le désir très louable que *Tristan* soit monté le plus tôt possible à l'Opéra.

E. POIRÉE.



NOUVELLES DIVERSES

SUISSE. — *Théâtre de Genève*. Nous avons eu dans cette dernière quinzaine la représentation la plus épouvantablement grotesque, la plus profondément écœurante que l'on puisse imaginer. M. Engel l'« excellent ténor », s'est montré digne du dernier des cabotins, en offrant de *mimer* le rôle de Tannhäuser qu'il ne pouvait ce jour-là chanter; M. Louis Rey, violon solo, jouerait la partie du chant! Et notre directeur, avec un empressement facile à comprendre, puisqu'il s'agissait de sauver une recette,... accepte. Le public — oh! le bon enfant — ne s'est point fâché du tout, et, peu intelligent, a eu le grand tort de se laisser ainsi malmener. Quant à nous, nous nous sommes enfui, renonçant même aux «jouissances» d'un couronnement de buste, cérémonie inepte et qui rappelle à s'y méprendre les coutumes religieuses de certaines peuplades sauvages.

A part cela, quelques bonnes soirées, entre autres le *Barbier de Séville* où s'est distinguée surtout M^{lle} Berthet, notre excellente chanteuse légère.

Une question, en passant, à qui de droit et concernant la direction du théâtre: Comment se fait-il que le directeur de notre scène, détenteur de l'unique orchestre de la ville, recevant une subvention très rondelette, ait le droit de *refuser* de louer l'orchestre à une *société genevoise* qui a fait ses preuves, et de l'*accorder* cependant à une *société d'une autre ville* pour un concert absolument analogue? — Voilà un point à éclaircir et qui, tant que nous n'aurons pas d'orchestre municipal, a pour tous les musiciens une importance capitale.

— Nous lisons dans l'*Echo musical* de Bruxelles: « On se propose d'organiser (à Genève) pour l'été de 1896, un grand concours instrumental. Le *Cercle instrumental* de Bruxelles, dirigé par

M. W. van Perck père, prendra part à ce concours. » Nous souhaitons que cette nouvelle, en tout cas prématurée, soit dénuée de tout fondement, car, nous ne cesserons de le répéter, un concours international, tel qu'il s'en organise chaque année un nombre hélas! trop considérable, ne peut avoir qu'une influence funeste sur la marche de notre Exposition nationale. Quoi de plus indigne que ces manifestations grossières, non artistiques et dans lesquelles une prétendue flamme de patriotisme, avivée par un mauvais esprit de vantardise, n'est que prétexte à luttes déshonnêtes et à libations outrées et déshonorantes! Certes le concours en son principe n'est pas sans avantages, mais sa forme doit être rénovée; institution ravagée par la pourriture, elle doit être réédifiée sur des bases nouvelles et solides — ce n'est pas là le travail d'une année à peine! Qu'on adopte donc le système de *Festival permanent* et l'on sauvegardera ainsi les intérêts artistiques, moraux et financiers de notre entreprise nationale.

En attendant, que fait la *Commission de musique*? On se le demande avec une certaine impatience dans les milieux intéressés. Il est du reste de toute nécessité que les décisions importantes soient prises avant les vacances d'été.

— M. Henri Kling dont on connaît moins à Genève la fécondité créatrice extraordinaire (l'auteur n'est pas loin de son op. 725) que les services rendus comme professeur de solfège, vient d'être récompensé de tant de zèle par le gouvernement français, qui lui a conféré le titre d'Officier d'Académie. Nos félicitations.

— La première audition des *Sept Paroles du Christ* de notre ami et collaborateur, M. Gustave Doret, est définitivement fixée au 26 mai prochain, à Vevey. L'œuvre est soigneusement étudiée, sous la direction de M. Plumhof, et l'on peut s'attendre à une très bonne exécution.

ETRANGER. — *La Jacquerie*, drame lyrique en quatre actes de Ed. Blau et Simone Arnaud, musique de Edouard Lalo et Arthur Coquard, vient d'être donné pour la première fois, à Monte Carlo, avec grand succès. M. H. Imbert, dans la lettre qu'il adresse à ce sujet au *Guide musical*, dit entre autres:

« Livret intéressant, écrit dans une langue correcte et poétique, dans lequel les situations dramatiques ont pu donner tout l'essor voulu à la verve du compositeur, ou plutôt des compositeurs; car ils sont deux et, si l'on remarque, dans le premier acte, les qualités qu'Edouard Lalo avaient montrées au grand jour dans le *Roi d'Ys*, on distingue fort bien la part importante